

COMPTE RENDU/BOOK REVIEW

Gérard Namer, *Mannheim. Sociologue de la mondialisation en crise*. Paris : L'Harmattan, 2008. 286 pp., 26.00€, ISBN 978-2-296-05795-1.

Il n'est pas aisé aujourd'hui de redonner à la pensée sociologique de Karl Mannheim toute la place qui lui est due dans l'interprétation des changements politiques et sociaux contemporains. À ce titre, le mérite de Gérard Namer est d'offrir une interprétation plus historique qu'épistémologique des écrits de Karl Mannheim, qui met en valeur la portée politique de son œuvre dans le contexte de l'effondrement des démocraties occidentales au début des années 1930. Cette thèse n'est pas nouvelle en soi dans la réception globale de l'œuvre mannheimienne, mais elle a été peu diffusée dans le monde francophone jusqu'à maintenant. Namer structure son interprétation à partir de trois textes : *Idéologie et utopie*, publié en 1929, ainsi que deux articles posthumes datant du début des années 1930, intitulés « Sociologie de l'esprit » et « Le problème de l'intelligentsia. Une enquête sur son rôle passé et présent ».¹

D'entrée de jeu, Namer démontre que Mannheim n'élaborait pas dans *Idéologie et utopie* « une série de propositions pour en arriver à une épistémologie » (p. 39), mais qu'il cherchait plutôt à comprendre la crise qui a plongé la république de Weimar dans la violence et l'irrationalisme. Dans son livre de 1929, l'objectif du sociologue hongrois est de prendre le contre-pied de la vision pessimiste de Freud dans son *Malaise dans la civilisation*, en proposant à ses contemporains une voie pour sortir de la crise grâce à des solutions politiques concrètes. Namer parle alors « d'un pari éthique de la synthèse » ou « d'un pari sur la démocratisation » (p. 62) qui guiderait la réflexion de Mannheim dans son essai, faisant référence à sa volonté de trouver de nouvelles applications plus pratiques à son principe éthico-politique de la synthèse. Ce pari éthique se réaliserait de deux manières. D'abord, la sortie de crise devient possible si les groupes sociaux tentent de se projeter au-delà de « l'ici et du maintenant » en adoptant ce que Mannheim appelle « une attitude expérimentale » (pp. 86–87). Dans un deuxième temps, ce pari éthique nécessite la création d'une nouvelle science de la politique qui prétendrait renouveler les modalités de la communication politique et de la pédagogie politique

1. L'auteur utilise les traductions italiennes, mais le lecteur peut se référer à la version anglaise. K. Mannheim, *Essays on Cultural Sociology*, London, Routledge.

(pp. 103–104). Namer souligne qu'en dépit de l'idéalisme pédagogique d'un tel pari, Mannheim est resté pessimiste quant aux chances de sa réalisation, conscient de la persistance et de l'ampleur du ressentiment anti-démocratique dans l'ensemble des groupes sociaux sous le régime weimarien (pp. 124–125).

Dans le contexte de l'échec de la république de Weimar, Namer avance que Mannheim tente de tirer des leçons de la défaite en campant son analyse non plus sur une lecture freudienne de sortie de crise, mais sur une nouvelle sociologie de la culture qui s'élabore à partir d'une relecture simultanée de Hegel et de la sociologie simmélienne. D'abord, la relecture mannheimienne de Hegel se caractérise principalement par la revalorisation du concept de « médiation » qui permet au sociologue de se distancer de la vision scientiste et dogmatique dominante sous Weimar, qui réduit le monde à une structure globale et unique (p. 185). De cette façon, le rapprochement vers la sociologie *formale* de Simmel permet à Mannheim de redonner de l'importance aux actions individuelles au cœur de la structure sociale existante, en analysant les formes de sociation qui sont à l'œuvre chez les individus et les groupes sociaux. En imputant à ces derniers une fonction transformatrice dans la structure sociale existante, Mannheim donne à sa sociologie de la culture une dimension critique fondamentale, de manière à ce que la sociologie devienne pour eux un instrument pour l'action. De la sorte, la position épistémologique que Mannheim adopte se situerait selon Namer à un niveau intermédiaire entre la logique et l'histoire, ce qui lui permet de déduire des typologies comparatives à partir des formes élémentaires de sociation en fonction des cultures étudiées (p. 197).

À la lumière du glissement épistémologique qui s'opère dans la pensée mannheimienne du début des années 1930, Namer en arrive enfin à mieux préciser le statut et le rôle de l'intelligentsia dans le contexte de l'effondrement de la démocratie weimarienne. C'est en constatant la crise de légitimité qui affecte l'intelligentsia de son époque que Mannheim tente de réaffirmer son rôle central dans une société libérale sur le point de s'effondrer. Dans le prolongement de la thèse mannheimienne sur l'intelligentsia sans attaches, l'émergence d'une strate intellectuelle dans l'histoire ne doit pas être analysée comme s'il s'agissait d'un groupe fermé sur lui-même, mais plutôt sur la base d'une auto-découverte ou d'une prise de conscience qui fait d'elle une strate ouverte sur l'ensemble des groupes sociaux existants dans la société. Par cette ouverture auto-consciente, Mannheim cherche à réaffirmer aux intellectuels de son époque la nécessité de souscrire à son « éthique maçonnique » dont l'objectif consiste en « un réarmement moral et scientifique pour inspirer l'humanité » (p. 224). En leurs mains, la sociologie deviendrait un « scalpel »

pour préparer la résistance et assurer la cohérence des sociétés libérales contre les principes des sociétés totalitaires. Dans cette optique, bien qu'il fut pessimiste quant aux chances qu'avait l'intelligentsia de trouver la voie d'une nouvelle synthèse, Mannheim croyait tout de même qu'une telle éthique universaliste pouvait renaître de ses cendres.

Si le fil conducteur de la pensée mannheimienne retracé par Gérard Namer est très bien expliqué et que les hypothèses de lecture qu'il propose sont solidement argumentées, son interprétation demeure malgré tout bien sommaire. Du point de vue d'un spécialiste, la lecture qu'il fait de l'oeuvre mannheimienne s'aventure rarement en dehors du texte. L'analyse d'*Idéologie et utopie* a le désavantage d'être beaucoup trop longue pour le besoin de la démonstration de la thèse de Namer. L'on est également étonné du choix qu'a fait Namer de travailler à partir de la traduction italienne et non pas à partir des originaux allemands. Il eût été souhaitable qu'il développe davantage son propos sur « l'éthique maçonnique » de Mannheim et sur les particularités de sa « lecture freudienne » qui témoignent de l'originalité de sa pensée politique. Autrement dit, même si les hypothèses interprétatives offertes par Namer souffrent d'un manque de mise en contexte, il nous propose en contrepartie une interprétation plus cohérente de l'oeuvre mannheimienne, débarrassée de son aura marxiste et qui tente de nous faire apprécier le « sociologue politique critique de la défense des sociétés encore démocratiques » (p. 227).

Cégep de Sherbrooke, Québec

Kavin Hébert